

Placé sous les auspices de George Sand, présenté et mis en forme par Jean Perrot et Véronique Hadengue, cet ouvrage réunit la diversité des communications du colloque qui s'est tenu à Euaubonne en Mars 1994, à l'initiative de Jean Perrot. Dans le prolongement de la critique féministe des universitaires américaines (on lira avec intérêt l'historique et l'analyse nuancée des « gender studies » que propose Margaret Higonnet), sont confrontées ici voix françaises et étrangères, voix de critiques et d'écrivain(e)s, voix féminines et masculines autour d'une problématique périlleuse : y a-t-il une spécificité de l'écriture féminine dans les livres destinés aux enfants ?

Les « ouvrages de dames » offrent-ils une thématique originale, « création et procréation de personnages féminins » selon la formule de Susie Morgenstern ? Y trouve-t-on une obsession du maternel, par exemple chez Valérie Dayre ou dans *L'Enfant des sables* de Nadja ?

Cette littérature serait-elle nécessairement écriture de l'intime et du fusionnel, intime longtemps étouffé, confiné dans le secret du « journal des Demoiselles », aujourd'hui valorisé à l'extrême jusqu'à la transgression qu'analyse Jean Perrot dans les romans de Marie-Aude Murail ou dans les créations de « la grande iconoclaste moderne », Nicole Claveloux ?

Serait-elle la source privilégiée de ces personnages subversifs, agressifs, petites rousses audacieuses et mal élevées que sont Fifi Brindacier la suédoise, Jiji et Rosalie les québécoises de Ginette Anfousse, ou encore les filles de Brétécher ? Peut-on y retrouver, comme nous invite à le faire Jean Perrot, les archétypes d'un imaginaire primitif spécifique, dans la récurrence du mythe de Diane/Artémis chez Virginie Lou, Moka ou... George Sand ?

L'écriture féminine serait-elle enfin cette broderie intime qui se fait et se défait, offrant éblouissements, chutes et silences selon la belle métaphore de Pénélope proposée par Marie Étienne ?

Mythes, fantômes, imaginaire féminin, sans doute, mais qu'en est-il de l'écriture elle-même ? Peut-on y déceler des structures narratives, une mise en mots spécifiques ? Y aurait-il une « écriture-femme », selon la formule de Béatrice Didier ? Les écrivains - Claude Clément en particulier - regimbent devant cette idée. Xavière Gautier elle-même revendique « l'étrangeté » de toute écriture. Margaret Higonnet reconnaît que pour la critique féministe « plus douteux a été l'effort d'identifier un idiolecte ou langage féminin ». Enfin le cas d'androgynie littéraire de Martin Waddell/Catherine Sefton, auteur masculin d'albums pour enfants qui prend un pseudonyme



NOTES DE LECTURE

*Jean Perrot
et Véronique
Hadengue :*
**Écriture féminine
& Littérature de
jeunesse,
La Nacelle, Institut
Charles Perrault,
245 p., 140 F.**

NOTES DE LECTURE

féminin pour signer ses romans pour adolescents, brouille les pistes d'une recherche problématique, voire impossible.

Plus pertinente semble la question du statut de cette écriture, de la marginalité de l'écrivain(e) pour enfants et de ses destinataires. Plusieurs articles font apparaître cette dimension idéologique : demande des éditeurs ; rapport des textes destinés aux enfants avec la culture dominante des adultes ; dénouement de la parole et bientôt de l'écriture dans la transmission d'un patrimoine de contes à leurs enfants par un groupe de femmes maghrébines ; ancrage idéologique de la démarche de Xavière Gautier qui, dans le sillage de Louise Michel, écrit une fiction destinée aux adolescents sur le sort des Canaques.

Le Petit Chaperon Rouge aura le dernier mot : au terme de ce parcours, la problématique est relancée par la réécriture contemporaine des contes : distance et dérision dans l'écriture masculine, cependant que l'écriture féminine ferait resurgir la violence originelle des contes. Mais les conclusions de cette analyse - au demeurant fort intéressante - restent nuancées. Peut-on alors parler d'une spécificité de l'écriture féminine ou s'agit-il là d'une « aventure impossible » ?

Toute construction idéologique ne doit-elle pas se livrer à sa propre déconstruction (Pénélope, toujours !) comme le rappelle Jean Perrot dans sa présentation.

Le mérite de ce livre réside avant tout dans la diversité et l'ambiguïté de son questionnement.

Claude Hubert-Ganiayre



Au théâtre des filles, ill. N. Heidelbach, Gallimard-Le Sourire qui mord